

XXVI^E
ASSISES
DE LA
TRADUCTION
LITTÉRAIRE

TRADUIRE ÉROS

LE PROGRAMME

DU 6 au 9 novembre 2009 se sont déroulées à Arles les xxvi^e Assises de la traduction littéraire sur le thème « Traduire Éros ».

Alain Fleischer, écrivain, cinéaste et artiste plasticien, prononce la traditionnelle conférence inaugurale, intitulée « Pour un Éros grammairien ». Suit une table ronde, animée par Jean Sgard, réunissant les traducteurs anglais (Terence Hale), hongrois (Ilona Kovacs), russe (Elena Morozava) et suédois (Anders Bodegård) autour de l'œuvre de Sade.

À 18h30, Jörn Cambreleng et Cécile Deniard accueillent dans les murs du Collège les jeunes traducteurs venus des différentes formations universitaires. Les représentantes du CNL, dont Marie-Joseph Delteil, expliquent les dispositifs d'aide à la traduction. La présentation du métier de traducteur par Cécile Deniard se poursuivra le samedi de 12h45 à 14h15.

Samedi matin, à 9 h, au Café des Deux Suds, on assiste à un café littéraire turc, Encres Fraîches, où l'on entend les extraits de traductions en cours sur lesquelles les participants au programme franco-turc 2009 ont travaillé lors de leur séjour. Les extraits sont tirés des traductions de Zeynep Çayli (Gilles Granouillet, *L'Incroyable voyage*, Actes Sud-Papiers, 2002), Silan Evirgen (Thierry Cohen, *J'aurais préféré vivre*, Pocket, 2007), Öncel Naldemirci (Leslie Kaplan, *Le Psychanalyste*, P.O.L., 1999) et Senem Timuroglu (Pascal Picq, *Darwin et l'évolution expliqués à nos petits-enfants*, Seuil, 2009). Côté français, on entend Marie-Michèle Martinet (Ilhan Berk, *Pera*, YKY, 1999), David Tronel (Ayfer Tunç, *Fehime*, in *Tas-Kagit-Makas*, [Pierre, Papier, Ciseaux], YKY, 2003) et Céline Vuraler (Yigit Bener, « Piqué au vif », in *Öteki Kâbuslar* [Autres cauchemars], Actes Sud, à paraître en 2010).

À 11 heures débute la première série d'ateliers de langue animés par Françoise Wuilmart (allemand), Marie-Claire Pasquier (anglais), Catherine Charruau (arabe), Daniel Loayza (grec ancien), Michelle Giudicelli (portugais) et Rosie Pinhas-Delpuech (turc).

L'après-midi s'ouvre par un hommage à Henri Meschonnic, avec la lecture du *Chant des Chants* par Patrick Quillier. La parole est ensuite donnée à Nedim Gürsel pour une conférence sur *Filles d'Allah*. Une deuxième table ronde, consacrée au texte érotique en traduction française, animée par Jürgen Ritte, rassemble les traducteurs Giovanni Clerico pour *Le Décaméron* de Boccace, Laurence Kiefé pour *Fanny Hill* de John Cleland, Maryla Laurent pour *Ferdydurke* de Gombrowicz, et Éric Walbecq, conservateur au département Littérature et Art à la Bibliothèque nationale de France.

La journée se termine par la proclamation des prix de traduction. Le concours ATLAS junior récompense des lycéens de la région. Brigitte Guilbaud reçoit le Prix Amédée-Pichot de la Ville d'Arles pour sa traduction du chinois de l'ouvrage *Les Jours, les mois, les années* de Yan Lianke (Philippe Picquier, 2009). Le prix Halpérine-Kaminsky Découverte est attribué à Natacha Rimasson-Fertin à l'occasion de la traduction de l'allemand de *Contes pour les enfants et la maison* de Jacob et Wilhelm Grimm (José Corti). Le prix Consécration va à Jean Pavans pour l'ensemble de son œuvre à l'occasion de la traduction de *Nouvelles 1896-1910* de Henry James (La Différence).

Dimanche, les ateliers de langue démarrent le matin avec Karine Reignier (anglais), Pierre Kaser (chinois), Aline Schulman (espagnol), Laurence Sendrowicz (hébreu), Giovanni Clerico (italien) et Danièle Robert (latin).

À 11 heures se tient la table ronde ATLF, sur le thème « Traduction / édition : état des lieux », avec Olivier Mannoni, Christian Cler, Martine Prosper et Susan Pickford.

Les Assises s'achèvent sur une carte blanche à Leslie Kaplan, intitulée « Translating is sexy ».

A... COMME ASSISES

CETTE année, le compte-rendu des aventures arlésiennes se décline au gré des lettres de l'alphabet, au gré surtout des commentaires, émotions et clins d'œil des participants qui nous ont envoyé leurs « mots fétiches ». TransLittérature les remercie chaleureusement de s'être livrés à cet exercice !

Contributeurs : Françoise Brun, Cécile Deniard, Yoann Gentric, Sarah Gurcel, Hélène Henry, Valérie Julia, Marie-Claire Pasquier, Blandine Péliissier, Agathe Peltreau, Karine Reignier, Anne-Marie Tatsis-Botton, Béatrice Trotignon, Cathy Ytak

Antique : Lundi 9. Assises closes. Fini aussi, le Conseil au Collège : vite, il reste deux heures pour aller voir César au Musée Bleu sur le Rhône. Tout au fond, dans la dernière salle, voici — non pas encore César, mais, au mur, une Victoire en bronze doré. Légère et court vêtue, elle arque le pied : elle avance, une autre Gradiva. Et voici revenues les Assises : tout le remue-méninges de l'atelier de grec ancien de Daniel Loayza, « particules » aériennes, accusatifs « thétiques », ellipses, élans, balancements, au service d'Éros qui brûle. « Traduire l'antique », avez-vous dit, Monsieur le Maire ? Non, traduire le rythme, le pas, le fleuve qui coule.

Aspirateur (Technique de l') : technique recommandée par Françoise Wuilmart lors de l'atelier d'allemand. Vous êtes en difficulté devant une tournure, ça ne vient pas, votre verve est en panne : videz-vous l'esprit en passant l'aspirateur, vous le rendrez disponible aux trouvailles.

Autocensure : La censure. Comment ne pas y songer en arrivant à Arles pour participer aux Assises consacrées à la traduction d'Éros ? Qu'elle soit politique, religieuse, morale, économique ou même éditoriale, les traducteurs, comme tous les professionnels de l'écrit, en furent et en sont souvent les premières victimes. Mais l'autocensure ? Je l'ai vue s'afficher de bien jolie manière aux joues d'Anders Bodegård, qui participait à la table ronde consacrée aux

œuvres de Sade. Invité à nous lire sa traduction en suédois d'un extrait de la *Philosophie dans le boudoir*, M. Bodegård s'exécuta... en rougissant jusqu'aux oreilles. Amusée, je l'observais en songeant que le divin marquis savait encore émouvoir jusqu'à ses plus habiles exégètes. Gêné de lire en public des écrits aussi licencieux, notre traducteur l'était assurément. Mais l'avait-il été dans le secret de son bureau au point de se livrer à une forme plus ou moins consciente d'autocensure ? Il nous offrit une partie de la réponse un peu plus tard, avouant qu'il avait parfois refusé certains ouvrages érotiques, trop éloignés de son éthique personnelle. Les autres participants au débat corroborèrent son propos, aucun d'eux n'ayant accepté de traduire *Les 120 journées de Sodome*. « Trop éprouvant ! » fut leur cri du cœur. Et je les comprends. Mais n'est-il pas troublant de constater que si Donatien de Sade fut peut-être l'auteur le moins sujet à l'autocensure de toute l'histoire de la littérature, il en subit aujourd'hui l'étrange contrecoup, ses traducteurs étrangers (auto)censurant ce que l'absence d'autocensure lui permit d'écrire dans son cachot de la Bastille ?

Censure : On s'est gaussé de la censure qui interdit Sade dans des pays comme la Hongrie ou la Russie. Vive la tolérance de nos pays démocratiques. Ah bon ? Dans l'atelier sur Henry Miller, personne parmi les quelque soixante présents ne l'avait jamais vu inscrit, au cours de ses études universitaires, dans un quelconque programme de littérature américaine. Moi-même, trente ans d'enseignement de cette même littérature, autocensure à peine consciente : pas une fois son nom n'a franchi la barrière de mes dents... En Amérique, la publication de ses œuvres n'a été autorisée qu'à partir de 1961. Jusque là, publié à Paris mais en anglais, pour un public restreint d'« expats », par Obelisk Press ou Olympia Press.

César : L'« homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes » était là, lui aussi. Et nous fûmes nombreux à faire l'Arles buissonnière pour aller contempler Jules, seul buste connu au monde dont – paraît-il – on soit certain qu'il fut fait d'après nature.

Chien : Dans le texte abordé lors de l'atelier de chinois, le héros, las de son épouse, veut trouver la plus belle femme du monde et la séduire ; hélas, il se trouve très pauvrement outillé pour l'entreprise. Il rencontre un mage-rebouteux-filou qui lui propose de remplacer l'organe insuffisant en lui greffant celui d'un chien. Marché conclu,

l'opération réussit, et voilà notre héros parti pour la gloire, nulle ne lui résiste, ce qui vaut au lecteur quelques scènes fort intéressantes (sinon faciles à traduire) – et beaucoup d'ennuis à l'auteur. Scandale, réprobation unanime, mise au ban de la société ! Mais pourquoi ? Adultère ? Pornographie ? Mépris des lois ? Broutilles. Transgression odieuse, mélange de l'animal et de l'humain ? Est-il accusé d'imposer aux femmes une manière d'abjecte zoophilie ? Vous n'y êtes pas ! La transgression insupportable, l'horreur, c'est l'acte chirurgical. Telle était la Chine au XVII^e siècle !

Cochon : « Ce qui me déplaît chez Sade, c'est qu'il écrit souvent comme un – », Jean Sgard.

Ellipse : Entre deux temps, deux images, deux phrases renversantes, deux mouvements de langues... se tient l'ellipse, prêtresse silencieuse de la naissance du désir.

Eros traductif : Artifice rhétorique forgé par l'espiègle Françoise Wuilmart pour justifier que son atelier d'allemand porte sur quatre poèmes d'un certain Ulf Stolterfoht, pas tant érotiques qu'historico-politiques (il y avait bien une allusion à une série pornographique américaine et une autre aux *Lois de l'hospitalité* de Pierre Klossowski à la fin du quatrième poème, hélas, comme il se doit, on aura tout juste eu le temps d'aller au bout du premier — la « déclaration du pétueux »...). Exercice de réinvention si délicat qu'il faut vraiment « être sadique pour écrire des textes pareils, et maso pour les traduire ».

Image : Voir **Syntaxe**.

Intermission : « Je commençai à la foubre dans la souche, pas gîte, mais plafondément, vomissant de prosir en entant la sangle encoustageante de Kella qui me pipillait le trétuce à paque chassage. En même temps, elle brit ses mars au cours de mes suisses mour me carotter, interluisant ses soies épartées dans mon filon et yé cassant dédicassement sur mes desses. Je ne tus esisper longtremps : lorsque je gentil la trute en main de souter, je me rebourrai et me remous débit, si levant Prella avec doigt en mépit de ses statestations de soute-nitainche ; je la semai contre roi, glissant ma glangue dans sa porche, la boutant tresque en la praïnant devant moi et l'artai jusqu'au mi où je l'échendis. », Harry Mathews, *Les Verts champs de moutarde de l'Afghanistan*, trad. G. Perec. (lu par Bernard Hoëpffner à la remise des prix Atlas Junior)

Langage : Qu'Eros est langage, on le savait. C'est presque une banalité de le dire, un lieu commun. Pourtant, jamais comme en ces Assises on ne l'a à ce point touché du doigt – aïe, miné, dès qu'Eros est là, le langage est miné. Et ce sont bien des bombes, vraies mines flottantes, que transporte avec lui le flux verbal qui sort à jet continu – miné, vous dis-je – sous la plume de Sade enfermé à la Bastille. Qui, pour nous en parler, à la table ronde « Traduire les libertins » ? Un quartette fait de deux dames, l'une russe, l'autre hongroise, deux messieurs, l'un suédois, l'autre anglais, et un maître d'œuvre pour manier la plaisante férule : et là, ô surprise... qui est-ce ? Jean Sgard, qui fut mon prof à la fac de Grenoble, en de lointaines années 70 commençantes où, malgré le grand vent qui venait de souffler sur les « mœurs », on n'osait pas encore se pencher sur le *Sofa* de Crébillon mais, plus chastement, sur ses *Égarements du cœur et de l'esprit*. Mais c'est autour de la *Philosophie dans le boudoir* que ces cinq personnes d'excellente éducation vont décliner en leur langue la subversion sadienne, qui roule l'obscénité dans la farine du beau langage pour nous la présenter plus indigeste, plus violente. « Dolmancé : Je voudrais qu'Eugénie me branlât un moment. (Elle le fait.) Oui, c'est cela... un peu plus vite, mon cœur... » En ces langues que je ne connais pas, comment était cette union de la syntaxe la plus châtiée avec l'ordure ? Je ne le saurai pas mais quelque chose me dit que seule l'élégance du français du XVIII^e pouvait créer semblable déflagration...

Langues : Si je devais (cruel dilemme) ne retenir qu'une chose de ces Assises, ce serait certainement la carte blanche à Leslie Kaplan et sa lecture d'un de ses poèmes publié il y a quelques années : « Translating is Sexy » (voir p. 83). Quoi de plus sexy en effet, quoi de plus érotique que la traduction, cet entremêlement de langues – langue(s) de l'auteur et langue(s) du traducteur – de langues qui se cherchent, qui se fouillent, qui aspirent à la rencontre mais se déroberent, de langues qui parfois s'interpénètrent et pourtant restent foncièrement irréductibles l'une à l'autre – et tant mieux car c'est bien aussi de cette mystérieuse différence que naît le désir de traduire.

Meschonnic : Patrick Quillier, tel « l'ombre portée de sa voix », nous lut en son hommage *Le Chant des Chants*. « Ma tête est pleine de rosée... ».

Microphone : Cet instrument qui, « turned on », en ébranle certains, en fait rougir d'autres, grandit ou rapetisse suivant la taille

de l'utilisateur, reçoit des souffles timides, rauques ou caressants, et peut faire s'embrouiller les langues, sera au cours des (d)ébats empoigné tour à tour par des pognes viriles ou féminines, tremblantes ou fermes, et pourra même à l'occasion voler de main en main pour finir par recueillir dans une ultime expiration la débandade annoncée d'une profession en voie de féminisation.

Pain d'amour : (en vente rue des Arènes). Mode d'emploi : Empoignez le Pain d'amour d'une main ferme. Dégagez son extrémité de l'emballage avec infiniment de délicatesse pour éviter tout accident prématuré. Humez avec délice ses parfums de soleil. Goûtez du bout d'une langue gourmande l'onctuosité salée du houmous, le blanc crémeux du chèvre. Agacez, mordillez, puis enfournez franchement d'une bouche moelleuse. Sans pignocher, engloutissez et dévorez jusqu'à satiété. Enfin, léchez-vous discrètement les lèvres pour éviter de fâcheuses coulures dans le décolleté. Et commandez un dessert.

Point de vue : Quand Henry Miller ne décrit pas le corps des hommes, est-ce parce qu'il se conforme aux codes de la virilité de son époque ? Ou bien est-ce parce qu'il censure tout trouble homo-érotique ? Mais peut-être est-ce parce qu'il ne s'adresse qu'à un lectorat masculin ? On tranchera plus facilement pour ce qui est du genre de la littérature sentimentale où les codes sont stricts. Le lectorat est largement féminin, son point de vue est privilégié. Si la description des héros masculins est du coup fort détaillée, celle des héroïnes demeure allusive. Une constante dans le cliché : l'héroïne est brune ou châtain ; on reconnaît la prédatrice à la blondeur de ses mèches !

Rire : Le propre de l'homme, sans doute, mais trop propre – ou trop cathartique – pour être celui de l'*homo eroticus* ? C'est du moins la question qui s'est posée lors de l'atelier d'hébreu animé par Laurence Sendrowicz. Mais peu importe que la traduction des scènes de chevauchements frénétiques qui constituent l'acmé de certaines comédies de Hanokh Levin, comme *Les Insatiables*, rentre ou ne rentre pas *stricto sensu* dans le thème de ces Assises. (Du reste, Éros n'est-il pas plus chez lui sur le seuil que dans la place ?) Ces scènes, toutes positions confondues, rappellent qu'en théâtre, comme en amour – mais peut-être plus qu'en tout autre genre littéraire –, tout est question de rythme et que la seule traduction fidèle est celle qui « fonctionne » au plateau. Levin était persuadé que son théâtre était

trop intrinsèquement israélien pour faire rire un public étranger. Ses traductrices françaises ont prouvé qu'il avait tort. Il semblerait que les traductions américaines, attachées à une conception de la fidélité que nous ne pouvons ici que qualifier de « prude » pour son manque d'audace, condamnent pour le moment les pièces de Levin à une triste chasteté : pas de public à embraser – du moins pas encore.

Sado-masochisme : Voir Éros Traductif

Scélératesse : Alain Fleischer, inattendu, quelque chose du gamin émerveillé d'avoir le droit lui aussi de mettre sa « scélératesse » dans le « quidest » de Roberte, et même que ladite inspectrice, qui l'eût cru, en redemande.

Sex and Money : « Money money money » chante Liza Minelli dans *Cabaret*. Tout circule, l'argent et les filles. En 1940, un « bibliophile » demande à Henry Miller d'écrire pour un soi-disant vieux client fortuné des récits érotiques payés cent dollars par mois. À un dollar la page, c'est Anaïs Nin qui s'y colle. « Gonzalo avait besoin d'argent pour le dentiste, Helba avait besoin d'un miroir pour sa danse, et Henry voulait se payer le voyage pour les États-Unis. » Elle s'ingénie à inventer des scénarios divers et variés, mais s'entend dire « Laissez tomber la poésie. Que du sexe ! » Ils s'y mettent à plusieurs, Robert Duncan, George Barker, Caresse Crosby et quelques autres, inventant de soi-disant « journaux érotiques » : « Nous avons tous besoin d'argent, alors on faisait un fonds commun d'histoires, en cherchant dans le *Kama Sutra*, Krafft-Ebbing et les livres de médecine. » Le sexe réduit à sa description clinique, sans le mystère, sans l'émotion des gestes, sans l'atmosphère, sans le désir, sans les liens amoureux : quelle monotonie. Même s'ils s'amuse bien dans cette entreprise collective qui paye leurs factures, ils en arrivent à la conclusion qu'ils ne seraient pas loin de faire vœu de chasteté...

Shocking : La table ronde du vendredi après-midi réunit des traducteurs de Sade, hongrois, anglais, russe, suédois. La présentation de Jean Sgard, spécialiste du roman du XVIII^e, est joyeuse, enjouée, badine : Éros est un coquin. Puis chaque traducteur propose de lire le même extrait, chacun dans sa langue, pour servir de support à leurs débats. Ilona Kovacs en hongrois : le public écoute sans broncher, goûte les sonorités, on sent bien que ça dialogue, que le ton est ferme, un peu sévère mais pour l'heure, Sade est encore loin du Méjean, quelque part près de Budapest. Applaudissements polis. Puis

Elena Morozova lit sa traduction russe du même passage : ici, la salle frémit un peu plus, il y a sûrement davantage de russophones dans l'assistance, et puis la traductrice a de l'ardeur à lire son texte. On l'applaudit aussi. C'est alors que l'Anglais Terence Hale commence sa lecture : « Show me your arse, madam. Yes, let me see your cunt so that I might kiss it while I am being felated. My blasphemies will not surprise you then. Whenever I have a hard-on, it is one of my greatest pleasures to curse God ». Groupes. Soudain le voile s'est levé sur cet extrait resté jusque là mystérieux pour beaucoup. Aux sourires discrets des quelques hungarophones et russophones se substituent les rires de toute une salle d'anglophones. Hégémonie de l'anglais. Enfin, Anders Bodegård, avec sa version suédoise, se charge de faire retomber le voile. Pas tout à fait cependant car à présent que le sens est là, toute la salle a l'impression de comprendre le suédois.

Syntaxe : Éros est un ange gracieux, un grammairien avant toute chose, un as de la syntaxe par laquelle est mise en mouvement l'image fixe — cette image sous la dictée de laquelle l'écrivain traduit le langage universel de l'érotisme. Le lexique a tôt fait de perdre tout mystère ; la désignation et la qualification n'offrent qu'une émotion fugitive, un dénudement éphémère. Dans sa toute puissance, la syntaxe déclenche le mouvement du désir qui est celui de la langue.

Tentation : Lors de l'atelier d'arabe, Catherine Charruau nous fait partager son expérience de traduction d'un auteur / poète qui non seulement connaît le français, mais écrit aussi parfois dans cette langue. En 2006, Mohammed El Amraoui traduit de l'arabe vers le français un de ses poèmes, et cède à la tentation. La tentation qu'a tout écrivain de se réécrire, de s'écarter de l'original, de trouver d'autres sonorités... Mais il le sent et sait qu'il est peut-être en train de se trahir. Quelques années plus tard, il demande à Catherine Charruau de le traduire à son tour. Au final, les deux versions se confrontent avant de s'entremêler joyeusement.

Zaïn : septième lettre de l'alphabet hébraïque pouvant aussi signifier « bite », source d'innombrables jeux de mots dans le théâtre de Hanokh Levin. L'une des questions posées dans l'atelier d'hébreu (animé avec panache par Laurence Sendrowicz) fut la suivante : peut-on remplacer « ך » par « q », autrement dit peut-on remplacer « bite » par « cul » ? On s'en doute, cette question n'a pas trouvé de réponse définitive.

« TRANSLATING IS SEXY »

Leslie Kaplan

La poésie est un baiser
entre deux langues
a *french kiss*
ou
un baiser américain

chercher le point
où les deux langues se
rencontrent
tout au fond
de la bouche
ou alors en surface
la pointe de la langue
contre la pointe de l'autre langue
how do you say that in english?
I love you
that's all
and
hold me tight
and
give it another try
baby

quel est le point de rencontre
the meeting point
mais là on pense à de la viande
I can't meet you here
dear meat

let's play
a game
oui, jouons un peu

translating
is sexy

I know that
so
la bouche *the mouth*
la langue *the tongue*

décrivez la sensation
ooh ooh ooh
décrivez vraiment

the tip of my tongue
dear love
will touch yours
dear love
and we will sing
dear love
together

the tip
of my tongue
will touch
yours

we won't sing
my love
we will breathe
my love
in silence

we won't sing
we will breathe
in silence

we will live
and touch
slowly

*does the tongue
have a skin ?
the soft skin
of the tongue
will rape me
not rape
wrap
not wrap*

une langue douce
un peu
râpeuse

et nous ne parlerons pas
de la salive
cette substance molle
et douce
dans la bouche

on peut l'échanger
ou peut-être
elle vous échange
comme un vieux pont mou

on s'enfonce dedans
elle vous fait passer
c'est une langue une salive un
vieux pont mou
il vous porte
il vous fait passer

*but say it again
the soft skin of the tongue*

*something soft
and pointed*

how is that possible

it is

*say it
and do it*

*you do it to me
I'll do it to you*

*again
and again
till silence*

*how is silence possible
the soft skin of silence*

it is

*soft silence
pointed silence*

can silence be a bridge?

it can

it is

*and here we are
welcome*

little word

little word

*dites-moi un mot
juste un mot*

*she didn't like men with pony
tails*

*elle n'aimait pas les hommes
avec des queues
de cheval*

*coupures
nuances
attention*

*I told you
about translating*

*give me
one word*

*just one word
that would open up
open up*

*explode
and multiply*

*oui
allez-y
cassez-moi*

*a word
un mot*

*a word from you
my love
breaks me up
my love
and makes its way
my love
far inside me*

*oui
mais oui*

*she always gave him
a lot of trouble
c'était
une emmerdeuse*

*shut up
stupid
embrasse-moi
idiot*

*there was this awful american
woman
who would say
she wanted to have sex*

*c'est dégoûtant
vraiment*

*but they do
they say that*

*those terrible
american
women*

*ces terribles
femmes
américaines*

*oh
oh*

*Mais le ciel, ses stries. Rien ne
nous protège de sa beauté.
Tout vouloir. Le ciel, le vin, les
livres, l'amour. Et la pensée. Si
on n'a pas la pensée, on n'a
rien. Rien de sa vie. Rien.
Mais la pensée, on ne l'a pas.
On la pense.*

*all the words
from all the times
from all the lives
you have lived
and will live
tous les mots sont là
disponibles
ils attendent
all the words
and all the worlds
from all the lives
and all the loves
chaque mot
est là
pas demain
aujourd'hui
NOW*

Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

TRADUCTION / ÉDITION : ÉTAT DES LIEUX

DELPHINE RIVET

QUI sont les traducteurs aujourd'hui ? Comment leur rémunération a-t-elle évolué ces dernières années et comment cette évolution s'articule-t-elle avec celle, plus large, du secteur de l'édition ? Pour répondre à ces questions, l'ATLF, en la personne de son président Olivier Mannoni, recevait pour cette table ronde des Assises 2009 Martine Prosper, éditrice et secrétaire générale du syndicat Livre-Édition CFTD, Susan Pickford, universitaire et traductrice, et Christian Cler, traducteur, tous deux membres du CA de l'ATLF et qui ont réalisé en 2008 une enquête socioprofessionnelle auprès des adhérents de notre association.

D'un point de vue socioprofessionnel, Susan Pickford dégage quatre grandes tendances :

1. Un rajeunissement des effectifs de l'ATLF. Ceci est dû en partie à la création d'un statut de « stagiaire » au sein de l'association, qui permet aux apprentis traducteurs n'ayant pas encore publié de traduction de bénéficier des conseils de l'association et de participer à sa liste de discussion, pour une cotisation réduite et une durée maximale de trois ans. Ces stagiaires sont actuellement une soixantaine. La moitié d'entre eux sont de jeunes diplômés issus des masters de traduction qui se sont multipliés ces dernières années. On note de ce fait une baisse de la moyenne d'âge à la signature du premier contrat, par rapport à la précédente enquête réalisée en 1998'.
2. L'importance du diplôme, une marque de professionnalisation. Les adhérents de l'ATLF sont de plus en plus nombreux à avoir un diplôme spécifique à la traduction littéraire. Autre signe de l'émergence d'un véritable corps de métier : le nombre d'adhérents déclarant gagner plus de 70 % de leurs revenus grâce à la traduction est en augmentation constante.
3. La féminisation de la profession. On est passé de 46 % de femmes en 1983 à 67 % en 2008. L'AGESSA compte 66 % de femmes au sein de sa branche Traduction.

4. En ce qui concerne la répartition des langues de travail, le déséquilibre entre l'anglais et les autres langues s'accroît, l'anglais devenant de plus en plus présent. On manque sans doute de traducteurs d'autres langues comme l'arabe ou le turc. 60 % des livres traduits le sont aujourd'hui à partir de l'anglais.

En conclusion, le profil type du traducteur littéraire est une jeune femme diplômée d'un master de traduction et travaillant à partir de l'anglais. Or, rajeunissement et féminisation d'une profession riment souvent avec paupérisation. La situation est donc paradoxale en ce que, parallèlement à l'augmentation de l'importance des diplômes et du nombre de traducteurs vivant de cette activité, on a une fragilisation et une dévalorisation du statut du traducteur. Ceci est dû en partie à la faiblesse de notre pouvoir de négociation avec les éditeurs, dans un contexte général de réduction des effectifs et des coûts.

Christian Cler a quant à lui étudié l'évolution de la rémunération des traducteurs et la part qu'elle occupe dans le chiffre d'affaires global des éditeurs. Rappelons que les chiffres de l'édition sont très difficiles à obtenir et qu'il s'agit d'estimations, réalisées au plus près en recoupant diverses sources.

Le chiffre d'affaires global des 400 éditeurs qui adhèrent au SNE (Syndicat national de l'édition) a progressé de 35,4 % depuis 1996 tandis que nos revenus ont diminué de 15 % dans le même temps en euros constants. Le tarif au feuillet n'a cessé de décrocher par rapport au SMIC et en 2009, l'ATLF a observé pour la première fois une baisse de la rémunération moyenne pour l'anglais, due à une chute des tarifs les plus bas. Ajoutons à cela la suppression de nos anciens abattements fiscaux qui nous a fait perdre environ 10 % de nos revenus. Autre perte sèche, le comptage informatique : 70 % des contrats sont rémunérés au feuillet de 25 lignes par 60 signes et 30 % à la tranche informatique de 1500 signes, mais, dans la quasi-totalité des cas (90 %), ce mode de comptage n'est assorti d'aucune compensation. (L'ATLF préconise de demander une revalorisation du prix au feuillet papier de 15 à 25 %.)

En conclusion, par rapport à l'évolution du coût de la vie (en se basant sur la revalorisation du SMIC), c'est presque 50 % de notre rémunération que nous avons perdu depuis 1995, à travail égal !

Certes, on sait que tout n'était pas rose auparavant : selon l'AGESSA, en 2005, 760 traducteurs seulement étaient affiliés, c'est-à-

dire déclaraient un revenu supérieur à 900 fois la valeur horaire du SMIC, soit 7 038 euros. Les droits d'auteur médians (50 % au-dessus, 50 % au-dessous) étaient de 16 718 euros ; et les droits d'auteur moyens de 24 045 euros. Et selon l'enquête de l'ATLF réalisée en 1998, près de 60 % des traducteurs vivant exclusivement de la traduction gagnaient moins de 120 000 F par an, soit 22 000 euros 2009.

Néanmoins, la dégradation est plus marquée dans notre domaine que pour l'ensemble des salariés français : selon des statistiques du ministère du Travail, le salaire net mensuel de base pour l'ensemble des salariés est passé d'une base 100 en décembre 1998 à 122,7 en juin 2007, pour une inflation de 19,2 %, soit une progression plus forte que l'inflation.

Et, toujours selon ces mêmes statistiques, le secteur « édition, imprimerie, reproduction » semble mieux loti que nous : on est passé ici de 100 en décembre 1998 à 117,6 en juin 2007. La perte de revenus par rapport à l'inflation est dans ce cas inférieure à 2 %.

Enfin, on peut essayer d'estimer le coût de la traduction par rapport au chiffre d'affaires global de l'édition : selon les Chiffres clés 2009 (statistiques du ministère de la Culture), le chiffre d'affaires hors taxes du secteur de l'édition était en 2007 de 2 894 millions d'euros, pour les 400 entreprises adhérentes au SNE. Or, tout semble indiquer que les droits d'auteurs versés aux traducteurs représentent à peine 1,7 % du chiffre d'affaires et un peu plus de 10 % de l'ensemble des droits d'auteurs versés par les éditeurs. À titre de comparaison, la masse salariale avoisine 370 millions d'euros, soit 12,8 % du CA.

En conclusion, Christian Cler pose la question suivante : en quoi la revalorisation de nos tarifs serait-elle susceptible de menacer le secteur de l'édition, même si la situation varie bien entendu d'une entreprise à l'autre ?

Qu'en est-il justement du secteur de l'édition ? Martine Prosper a enquêté dans ce milieu très feutré pour son ouvrage publié en 2009, *Édition, l'envers du décor* (éditions Lignes), qui veut montrer à quel point les temps ont changé depuis l'époque où l'édition était un petit métier artisanal effectué au cœur du Quartier latin.

Là encore, les statistiques sont à prendre avec précaution. Il est très difficile d'obtenir des chiffres officiels, car hormis les groupes cotés en bourse, les éditeurs ne publient pas leurs résultats. Notons aussi que les moyennes de salaires ne sont pas forcément significatives.

Ces dernières années, le secteur de l'édition a été marqué par un phénomène de surconcentration. En 2002, 9 % des entreprises du secteur réalisaient 70 % du chiffre d'affaires global tandis que 66 % des maisons d'édition se partageaient 1 % ! Il y a une myriade de petites maisons, très dynamiques mais très fragiles. Derniers rachats en date des grands indépendants : Flammarion qui appartient aujourd'hui à RCS et le Seuil racheté par La Martinière. En 2008, le groupe Editis, numéro 2 de l'édition française, a été racheté par l'espagnol Planeta par un LBO, montage financier dans lequel le rachat se fait par endettement de l'entreprise rachetée, ce qui met une pression financière énorme sur l'entreprise et sur les salariés.

Par ailleurs, l'informatisation a eu une incidence négative sur les conditions de travail : avec la rationalisation des effectifs, les délais se sont raccourcis, on travaille à flux tendus.

Entre 1990 et 2005, l'effectif des salariés dans ce secteur a diminué de 25 %. Parallèlement à cela, on externalise de plus en plus. Les maisons d'édition ont souvent un petit noyau de salariés et s'adressent à des sous-traitants pour la maquette, la traduction, la correction, la relecture. Ces sous-traitants sont d'ailleurs souvent des éditrices parties à la suite d'un plan de restructuration !

Dans le même temps, le nombre total de livres produits a augmenté : en 1995, le volume total était de 358 millions de livres ; en 2007, il a presque doublé, à 700 millions !

Outre cette externalisation de plus en plus forte, on constate aussi le recours au travail gratuit, avec les très nombreux stagiaires en masters d'édition. Notons au passage que cela produit un écrémage social. Tout le monde n'a pas les moyens de se loger à Paris en travaillant gratuitement à plein temps !

Quant aux salaires d'embauche, on est en dessous du SMIC, que seuls peuvent atteindre les jeunes embauchés à bac + 5. Ce qui induit une précarisation et fait pression sur l'ensemble. Sous couvert de « prestige du métier », on veut faire accepter aux salariés de l'édition des conditions de travail de plus en plus dures.

Précisons toutefois qu'il y a de grosses différences entre les quatre grands groupes et les petits éditeurs. Si les premiers bénéficient encore de l'image artisanale qu'a la maison d'édition, cela ne correspond plus du tout à la réalité. Tandis que les petites maisons réussissent à être rentables avec un bénéfice de 3 ou 4 %, les bénéfices nets des grands groupes d'édition, sous la pression des actionnaires, s'élèvent de 11 à 14 %. Or, cet argent n'est pas réinvesti dans

l'entreprise. Il va aux actionnaires. Et pour obtenir ces marges bénéficiaires, on fait pression à tous les niveaux, sur les rémunérations et sur les fournisseurs, sur les droits d'auteurs, qui deviennent ridiculement bas. D'ailleurs, certains aimeraient faire disparaître le droit d'auteur au profit d'une rémunération au forfait. C'est un point sur lequel l'ATLF veut être extrêmement ferme. Le droit d'auteur est protégé par le Code de la Propriété intellectuelle, à nous de ne pas signer n'importe quel contrat !

En conclusion, Olivier Mannoni rappelle que l'ATLF place de grands espoirs dans le rapport qui doit être remis au CNL par Pierre Assouline au mois de mars 2010. Il doit être suivi de mesures concrètes et de réunions interprofessionnelles. Nous voulons pouvoir rencontrer les éditeurs dans un cadre de négociations équilibré et l'appui du CNL nous sera indispensable.

L'an prochain, le débat ATLF se fera autour des formations. Les masters se multiplient en France, or le marché de la traduction ne peut tout simplement pas absorber 200 nouveaux traducteurs par an, surtout s'ils sont en très large majorité anglicistes.

¹ Voir le compte-rendu de cette enquête par la sociologue Julie Vitrac dans *TransLittérature* n°18-19.
